



# Pour quelques miettes

Culte du 28 août



## Matthieu 15, 21-28 ; Marc 7, 24-30

« Donner une miette de quelque chose à quelqu'un », « laisser des miettes », « ramasser les miettes », « recueillir les miettes », « pour des miettes », « se contenter des miettes ». Quand on parle de miettes en français, c'est souvent pour mentionner quelque chose qui est petit, négatif, insignifiant. Une miette, cela peut vouloir dire aussi « un peu », donc un tantinet, une goutte, un doigt, un nuage. Quelle surprise alors que l'Évangile de Matthieu et l'Évangile de Marc nous relatent une histoire de miettes. Comme toujours, la Bible nous parle du quotidien, de nous, de choses qui peuvent passer pour des détails. Matthieu et Marc nous racontent cette histoire qui, d'emblée, part très mal. Jésus passe en terre étrangère, probablement pour se protéger de l'opposition grandissante avec les religieux. Peut-être Jésus passe-t-il par là aussi pour prendre du repos, du recul, face à une foule qui le poursuit, qui ne veut pas perdre une miette de son discours. Jésus se cache : « Il entra dans une maison et il ne voulait pas que l'on le sache ». J'aime ce détail qui montre Jésus dans toute son humanité. Un homme qui a besoin de se retirer, qui a besoin de prendre du recul, qui a besoin que l'on le laisse tranquille. Mais l'arrivée de Jésus est vite repérée : « il ne put rester ignoré ». Pire encore, une femme se jette à ses pieds pour lui demander de guérir sa fille. Et pas n'importe quelle femme : une étrangère, une païenne. Jésus lui répond avec une dureté sans pareil : « Laisse d'abord les enfants se rassasier, car ce n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. » Les petits chiens étant les païens ! Martin Luther a dit à propos de cette réponse de Jésus : « Nulle part dans l'Évangile, Jésus nous apparaît aussi dur qu'ici ». Pourtant ce qui sonne si dur à nos oreilles ne l'était pas tant à l'époque. N'oublions pas que Jésus était un homme de son temps, de sa culture, de sa religion. Pour un juif de son époque, les contacts avec les étrangers sont à éviter puisqu'ils rendent « impurs ». Ce n'est pas par hasard que cette rencontre avec la femme cananéenne se situe juste après un discours de Jésus sur la pureté et l'impureté. Jésus y dit clairement que ce qui rend l'être humain impur, c'est ce qui sort de son cœur : intentions mauvaises, inconduite, vols, meurtres, adultères, cupidité, perversités, ruses, débauche, envie, injures, vanité, déraison. Jésus transgresse donc déjà une règle en acceptant d'entrer en contact avec cette femme cananéenne. Et il la transgresse d'autant plus qu'il était interdit de parler à une femme dans un lieu public. J'imagine Jésus fatigué et irrité par l'irruption de cette femme qui vient le déranger alors qu'il croyait être caché. N'a-t-il pas déjà assez de problèmes avec les religieux et les foules de Palestine sans se fatiguer encore avec une femme étrangère et païenne ? Il n'est guère étonnant qu'il donne une réponse qui est un lieu commun du judaïsme : le salut doit d'abord passer par les Juifs. Ce qui est cependant étonnant, c'est que la femme ne se laisse pas décourager du tout ! Elle prend Jésus au mot : « Tu me considères comme une chienne, eh bien soit, je ne suis qu'une chienne. Mais les petits chiens ont droit aux miettes qui tombent de la table des enfants. Je ne te demande pas de me considérer comme une enfant d'Israël, mais de m'accorder juste quelques miettes de la Bonne Nouvelle

que tu proclames ». Et voilà Jésus qui se trouve pris au piège de sa propre réponse. On dépasse les frontières, au propre comme au figuré. Frontières d'un pays, frontières des traditions, frontières de la simple politesse... Et étonnamment, c'est en acceptant et en dépassant les frontières que la grâce peut se déployer pleinement. Dans l'Évangile de Matthieu, l'enjeu de la grâce est subtilement indiqué. La suggestion que les disciples font à Jésus en disant : « renvoie-la » pourrait aussi être traduite par : « fais-lui grâce ». De même pour la réponse de la femme : « C'est vrai...et justement les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ». « C'est vrai » pourrait se traduire également par «de grâce ». La grâce, c'est aussi se laisser déposséder de nos fausses sécurités, de nos images toutes faites et de nos croyances limitantes. La grâce se déploie parce que Jésus ne s'offusque pas, au contraire il se laisse bousculer par la riposte de la femme. La réponse de cette femme a quelque chose du goût et du parfum de cette Bonne Nouvelle que Jésus proclame. « A cause de cette parole, va, le démon est sorti de ta fille ». Ce n'est pas le pouvoir de Jésus qui a guéri la petite fille de sa maladie, non, c'est l'amour, la ruse et l'humilité de la parole d'une mère sur les petits chiens et sur les miettes. Une femme dont on sait uniquement qu'elle a une fille malade. Le mari ? Il est absent de l'histoire, peut-être même inexistant. Une femme dont l'amour pour son enfant est tel qu'elle accepte les paroles humiliantes de Jésus. Une femme dont l'espérance de guérison pour sa fille est telle qu'elle accepte de se prosterner devant un homme qui la traite de chienne. Une femme qui n'a pourtant pas fait de cours de communication non-violente, mais qui a compris par sa simple intuition qu'il valait mieux entrer un bout dans la réponse de Jésus, si elle voulait au moins ramasser quelques miettes. Dans l'Évangile de Matthieu, Jésus qualifie l'attitude de cette femme en proclamant : « O femme, ta foi est grande ». Cette phrase est extraordinaire parce qu'il n'y a que deux endroits dans les évangiles où Jésus parle d'une grande foi : c'est dans ce passage et dans le récit du centurion qui intercède pour son serviteur malade et qui sait qu'il n'est pas digne d'accueillir Jésus chez lui. Dans ces deux exemples, la grande foi ne se trouve pas chez des enfants d'Israël, mais chez des étrangers : un officier romain et une femme syro-phénicienne. Ce qui me touche dans cette histoire, ce sont deux choses. Tout d'abord la capacité de changement de Jésus. Dans cette histoire, Jésus s'est visiblement trompé, mais il accepte de revenir sur son erreur. Jésus n'est pas cet homme parfait à qui Dieu donnerait à chaque moment la réponse la plus impeccable aux questions qui lui sont posées. C'est un homme susceptible de se tromper. Un homme qui m'est proche par son humanité et par sa finitude. Ensuite une chose que nous oublions parfois dans nos vies, tant nous sommes pris par les habitudes et la résignation : oser et surtout oser demander ! La femme cananéenne ose. Elle ose s'adresser à un homme, elle ose lui parler, elle ose demander la guérison de sa fille. Oser se tourner vers le ciel. Oser crier. Oser exprimer ses manques, son espérance, sa foi, son amour ! Oser demander, oser bousculer, oser changer de regard ! Osons ! Il ne peut nous arriver que du bien !

Cl. Bezençon, pasteure remplaçante